

Débats & Controverses**ÉPIDÉMIE, CONFINEMENT, FERMETURE DES ÉCOLES****Comment la crise sanitaire affecte-t-elle les enfants? #1**

RAPPEL DES FAITS L'isolement et la fermeture, même temporaire, des établissements scolaires ont un impact très important sur les bébés, les enfants et les adolescents, mais aussi leur famille.

UNE HAUSSE DE L'ANXIÉTÉ

Didier Groupy/Signatures

Marie Rose Moro
Professeure de psychiatrie
de l'enfant et de l'adolescent,
université de Paris

La pandémie de Covid-19 est un choc pour tous les adultes que nous sommes. Elle l'est encore plus pour nos bébés, nos enfants et nos adolescents. Cette situation de pandémie et de confinement mondial est un facteur de stress et d'apparition de nouvelles souffrances psychiques pour les enfants et les adolescents. Les effets dépendent de l'âge et du contexte dans lequel vivent les enfants et les adolescents. Les bébés qui naissent en temps de confinement arrivent dans un monde où leur mère et leur père sont beaucoup plus seuls que d'habitude et l'établissement des interactions précoces parents-enfants est plus difficile. On voit dans les maternités plus de dépressions du post-partum, pourtant déjà élevées avant le Covid (10 % des femmes qui accouchent traversent un épisode de post-partum). Les enfants plus grands souffrent d'anxiété liée à la lourdeur du contexte, à la diminution des interactions sociales entre pairs, en particulier à l'école (qui, même si elle n'a pas été fermée tout le temps, était toujours incertaine), avec les adultes (à l'intérieur des familles, autour des familles), avec les enseignants...

Mais cette anxiété est aussi liée à la pédagogie de la peur utilisée pour leur faire comprendre les règles sanitaires. Il faut mettre un masque pour sortir, sinon tu tombes malade, ou il faut rentrer à la maison avant 19 heures, sinon on aura une amende... Cette anxiété se traduit dans le corps, par des douleurs multiples, par de la fatigue, par des TOC ou des rituels. Les adolescents sont sans doute ceux qui souffrent le plus de cette période. Ils doivent s'adapter, avec leurs ressources et leur personnalité en construction, à un soudain confinement avec leur famille. Le devenir de leurs parents et de leurs proches est en jeu, la question de la mort est omniprésente, ils s'inquiètent pour les proches à mesure des macabres décomptes quotidiens, ils sont brutalement séparés de leurs amis, ils craignent pour le travail de leurs parents, mais aussi pour leurs notes à l'école ou la manière dont ils passeront leurs examens. Ils craignent aussi pour leurs amitiés et leurs amours.

Au début de l'épidémie, ils présentaient surtout des signes anxieux, avec le temps, cela s'est compliqué de troubles dépressifs et de perte de l'élan

vital pour 25 % d'une classe d'âge. Le confinement est l'occasion pour certaines familles de se rapprocher. Malheureusement, le confinement forcé est aussi un catalyseur de conflits et de violences intrafamiliales. L'une des premières conséquences des mesures prises depuis plus d'un an est l'augmentation des violences intrafamiliales faites aux femmes et aux enfants. Les situations de crise conduisant à des consultations aux urgences pédiopsychiatriques telles qu'automutilations, tentatives de suicide ou troubles graves du comportement ont augmenté d'environ 30 % au niveau national, comparativement aux chiffres de 2019.

Mais ce chiffre global cache des disparités régionales, l'augmentation pouvant atteindre 40 à 50 % dans certains centres. Le confinement est aussi une mise en exergue de certaines inégalités sociales. Quand les enfants se retrouvaient tous dans la même classe, ils sont désormais chacun chez soi, certains dans des logements exigus, dans des familles nombreuses. Le confinement est plus compliqué, ils n'ont pas de pièce où s'isoler quand ils en ont besoin, pour étudier ou pour échanger avec leurs amis.

Et il en est de même pour les familles migrantes, qui parfois cumulent facteurs sociaux, économiques et culturels, paient un lourd tribut à ce virus. Ce qui me réjouit chaque jour cependant, ce sont les mille inventions de vie de ces enfants, de ces adolescents et jeunes adultes, leurs engagements et leurs rêves qui, malgré un futur incertain, perdurent... ●

L'USAGE ACCRU DES ÉCRANS

Arnaud Meyer/Leextra/Leemage

Serge Tisseron
Psychiatre, membre de
l'Académie des technologies

Toutes les études le montrent : le confinement a des conséquences délétères sur l'état mental des enfants, comme en témoigne l'accroissement du nombre de tentatives de suicide et d'anorexies graves. Ils partagent cette situation avec les personnes âgées et les femmes, elles aussi particulièrement affectées par le confinement. Mais ces trois catégories de population partagent ensemble un quatrième facteur de vulnérabilité : vivre dans un appartement de moins de 30 m². Il n'y a rien d'étonnant à cela. Plus un espace est petit, plus il existe de la difficulté à s'isoler. Les

tensions entre les différentes personnes occupant ce même espace sont exacerbées car elles n'ont pas la possibilité de faire alterner des moments de solitude et des moments partagés. En outre, les enfants y sont plus soumis aux effets collatéraux de l'anxiété de leurs parents, que celle-ci s'accompagne ou non d'une sévérité accrue à leur égard.

Pour tous, une façon de s'échapper a été les écrans. Les adolescents ont notamment tenté de compenser l'impossibilité des rencontres physiques par des rencontres en ligne. Mais là encore, la différence sociale a joué un rôle. Lorsqu'un enfant de milieu privilégié passe deux heures sur un écran, il ne fait pas la même chose qu'un enfant de milieu défavorisé. Les réseaux sociaux des enfants de milieux défavorisés comportent souvent moins de membres, et aussi moins de diversité, et les échanges impliquent souvent plus le corps.

Mais, de façon générale, l'intensification des pratiques de communication et de collaboration en ligne pourrait bien avoir transformé le regard que les enfants portent sur l'enseignement scolaire. Bien sûr, la communauté éducative a réussi à se mobiliser lors du second confinement bien mieux que lors du premier, même cela a eu souvent pour seul effet de transformer le traditionnel cours magistral de proximité en cours magistral à distance. Mais parallèlement, les enfants ont largement eu recours aux nouvelles communautés de savoir rendu possible par le numérique. Ils n'ont pas été invités à une production collaborative par leurs enseignants, mais ils se sont engagés de leur propre initiative dans des espaces parallèles à l'enseignement scolaire, où beaucoup d'entre eux ont cessé d'être des récepteurs passifs des contenus numériques pour accéder au statut de producteurs possiblement critiques.

Et finalement, il est apparu plus clairement que jamais que si la culture inclut la capacité de parler et d'échanger autour de l'ensemble des pratiques d'une communauté à laquelle on participe, elle échappait de plus en plus à l'école. Pensons à l'importance des séries télévisées, dont on n'a jamais autant parlé, qu'on n'a jamais autant parodiées, dont on ne s'est jamais autant inspiré pour faire des jeux de mots ou des GIF, et qu'on n'a jamais autant questionnées à la lumière de la psychologie, de la sociologie et de l'ethnologie.

Mais l'école peut retrouver sa place. Il lui faut pour cela intégrer l'idée chère à tous les pédagogues que l'on ne s'assimile bien des connaissances qu'à partir du moment où on a la possibilité de les transmettre en les modifiant. Or, Internet est une gigantesque machine qui permet à chacun de dire, avec des mots, des images ou des pantomimes, ce qu'il pense d'une situation, d'une série télévisée, d'un fait d'actualité, d'une connaissance scolaire. Le drame est qu'Internet est peu investi par les institutions éducatives. Espérons que ce confinement sera l'occasion d'une prise de conscience salutaire. ●

PAS ASSEZ D'ÉCOUTE



Julie Marty-Pichon
Présidente de la
Fédération nationale
des éducateurs-rices
de jeunes enfants

Depuis mars 2020, c'est comme si le temps s'était arrêté dans les lieux d'accueil de la petite enfance. C'est comme si on avait remonté le temps 40-50 ans en arrière. Des professionnel·le·s masqué·e·s, en blouse et le désinfectant à la main prêt·e·s à « pschitter » accueillent nos tout-petits au quotidien. Il est évident que des mesures devaient être prises pour protéger la santé des adultes qui accueillent les enfants, les enfants et leur famille. Mais à trop vouloir sécuriser, n'a-t-on nous pas pris un tournant « ultra »-sécuritaire, « ultra »-sanitaire au détriment de la santé psychique et émotionnelle de nos jeunes enfants et des professionnel·le·s qui les accompagnent au quotidien. Que ce soit dans les lieux d'accueil collectifs (les crèches) ou les écoles, avons-nous vraiment idée du « mal » qu'on aura fait à nos enfants ? Le bébé, le jeune enfant, a besoin d'adultes sereins et bienveillants pour s'épanouir pleinement. Le bébé a besoin de pouvoir explorer en toute liberté son environnement. Il a besoin de pouvoir remplir son réservoir émotionnel avec des adultes qui en retour lui sourient, lui partagent leur émotion positive. Il a besoin de se nourrir d'expériences culturelles et artistiques variées. Il a besoin de nature pour comprendre le monde qui l'entoure. Cette crise aura eu pour effet de laisser de côté les besoins fondamentaux du jeune enfant au profit d'un accueil où les sourires ont disparu sous les masques, où les protocoles sanitaires ont pris le pas sur la relation à l'autre, où les familles n'ont plus accès au lieu de vie de leur enfant, où les jouets ont été réduits au minimum pour assurer leur désinfection quotidienne, etc.

Les professionnel·le·s sont épuisé·e·s de la situation parce qu'ils-elles ne peuvent plus faire leur travail dans de bonnes conditions. Elles-ils savent que ce qu'ils-elles sont « obligé·e·s » de faire n'a rien à voir avec la bienveillance si chère à M^{me} Rapoport.

À quel moment les bébés ont eu la parole à ce sujet ? Jamais. Pendant toute la crise sanitaire, les crèches sont restées ouvertes, réquisitionnées par les préfetures pour les enfants de soignants au même titre que les écoles. Et pourtant pas un mot, jamais, dans toutes les allocutions du chef de l'État ou du gouvernement. Sauf que sans les assistant·e·s maternel·le·s ou les crèches collectives, les parents ne peuvent pas aller travailler ! Et les soignants n'auraient pas pu !

Si nous ne pouvons pas affirmer aujourd'hui que toutes ces mesures sanitaires et sécuritaires auront un effet délétère sur la santé psychique et émotionnelle des jeunes enfants et de leurs parents, nous pouvons cependant craindre le pire. Un bébé qui ne voit pas le visage entier de l'adulte qui l'accueille depuis des mois a aujourd'hui peur quand il retire son masque ! Qu'advient-il de tout ça dans quelques mois, quelques années ? Quand on sait le mal-être des adolescents actuellement, comment ne pas remettre en cause les mesures prises ? Nous pouvons par ailleurs nous questionner sur la société que nous sommes en train de bâtir pour nos tout-petits. La responsabilité que nous avons en tant qu'adultes, éducateurs, parents, décideurs est grande. Quand on voit comment les jeunes enfants s'adaptent avec « facilité » à la situation, on peut se demander jusqu'à quel point les enfants peuvent subir en silence nos décisions sans avoir la possibilité de dire STOP. Donnons la parole aux jeunes enfants ! Donnons-leur la place qu'ils méritent dans notre société. Faisons-nous le relais de cette parole et créons les conditions favorables à leur épanouissement futur. Rappelons qu'une société qui prend soin de ses enfants et une société qui va bien. ●

DU TEMPS À PARTAGER



Patrice Huerre
Pédopsychiatre,
psychanalyste, coordinateur
national de la
pédopsychiatrie de Clinea
psychiatrie France

Comme en d'autres temps pour leurs ascendants pour cause de guerre ou de révolution, la pandémie de Covid constituera un marqueur générationnel important pour les enfants et adolescents d'aujourd'hui. Alors même qu'ils sont très peu affectés par le virus, ils le seront sans doute davantage par l'impact qu'il a sur les vies quotidiennes et professionnelles des adultes et sur l'école. Nous mesurons bien, dès à présent, ses conséquences sur les jeunes : l'isolement conseillé, le rétrécissement de la vie sociale contrarient le besoin de relations indispensable pour la construction humaine dès le plus jeune âge. Être de relations, l'enfant confiné entre les murs du logement parental manque cruellement d'ouverture et de respiration. Et quand en plus il est considéré comme en danger potentiel de transmission du virus aux plus âgés...

Sans compter l'impact des mouvements d'humeur que manifestent les parents aux prises avec des difficultés nouvelles d'organisation de leur vie personnelle et professionnelle. Nous savons que les enfants sont des éponges et qu'ils s'attribuent volontiers la responsabilité des difficultés parentales, se culpabilisant à tort. L'augmentation des demandes d'aide en témoigne, pour des états anxieux ou dépressifs, pour des idées suicidaires ou des décrochages scolaires ou encore des conduites impulsives et des ruptures, surtout chez les adolescents, ne pouvant toujours trouver les réponses adaptées du fait de la saturation des dispositifs de soins. Les plus fragiles sur les plans psychique, familial et/ou social paient le prix fort, renvoyés à eux-mêmes, sans l'appui des camarades, des lieux de socialisation, des pratiques sportives et culturelles partagées.

Ils recourent aux écrans et, via les réseaux sociaux et les jeux en réseau, ils cherchent des supports relationnels et des soutiens d'une image personnelle qui se dégrade. Mais au-delà de ce tableau parfois bien sombre, nous devons miser sur les potentialités d'adaptation et de rebond des jeunes. C'est notre responsabilité d'adultes que d'y contribuer au mieux. En puisant dans nos ressources, ne négligeons pas des avantages éventuels à saisir dans cette situation inédite, même si cela peut paraître inadéquat par rapport à l'ambiance présente. Ainsi, la cohabitation contrainte peut représenter une opportunité de rencontres parents-enfants, une occasion de faire connaissance au-delà des représentations que chacun a de l'autre. Une possibilité s'ouvre de mieux faire connaître ses intérêts dans la vie et de mieux identifier ceux de ses enfants, ce que la vie ordinaire ne permet pas toujours, chacun étant aux prises avec ses (pré)occupations. En particulier en prévoyant des temps anticipables et fiables de jeu et de pratiques partagées (sport, bricolage, jardinage, visionnage de films...). Tout ce qui permet le rétablissement de liens avec l'histoire des parents, de la famille et des ascendants. Mais aussi ce qui invite à se projeter dans l'avenir. Bref, mettre en place tout ce qui peut permettre de sortir d'un temps condensé dans l'immédiat, avec ses conséquences délétères. Tout ce qui permettrait de transformer la pénibilité de l'époque en avantage pour demain. ●

DEPUIS UN AN,
APRÈS LA PREMIÈRE
VAGUE DE MALADES
DU COVID,
UNE DÉFERLANTE
COMPARABLE
S'ABBAT EN
PÉDOPSYCHIATRIE.

POUR SUIVRE LE DÉBAT SUR
L'HUMANITÉ.FR

LA CHRONIQUE
ÉCONOMIQUE DE
PIERRE IVORRA

Pierre Ivorra

Le luxe a la cote

L'évolution de l'indice phare de la Bourse de Paris, le CAC 40, qui rend compte quotidiennement du changement de valeur des actions des quarante multinationales à base française parmi les plus importantes : BNP Paribas, Vinci, Renault, Pernod Ricard... en dit beaucoup sur la dérive actuelle du capitalisme tricolore.

Avec la crise économique, financière et sanitaire, on peut remarquer que nos géants du luxe, créateurs de bijoux, de parfums, de la bagagerie et de la mode de prestige : LVMH, le groupe de Bernard Arnault, Kering, celui de François Pinault, L'Oréal, de la famille Bettencourt, et enfin Hermès, la bande des quatre du luxe, tirent bien mieux leur épingle du jeu que les valeurs d'autres secteurs. En l'espace de seulement une année, de mars 2020 à mars 2021, le cours de l'action LVMH

a progressé de 58,5 %, faisant de ce groupe la première capitalisation européenne, devant Nestlé. Si l'on classe les 40 sociétés du CAC selon la valeur boursière totale de leur capital, ces quatre groupes figurent parmi les huit premiers. Et si l'on additionne cette valeur boursière, elle équivaut à près du tiers de la capitalisation de toutes les sociétés cotées au CAC 40 (32,4 %, exactement). Il y a un peu plus de huit ans, au 1^{er} janvier 2013, les valeurs du luxe ne représentaient que 6,6 % de l'in-

La clientèle internationale aisée a davantage de moyens et d'opportunités de consommer que le « bon peuple ».

dice. Si une bonne partie de l'humanité a dû faire des pieds et des mains pour se procurer un masque, si les hôpitaux ont été un peu partout saturés, les populations confinées, la rentabilité de la fine fleur du luxe et du divende, elle, est restée totalement déconfinée, en pleine forme. On en arrive même à se demander si le CAC 40 n'est pas devenu l'indice du luxe.

Même la capitalisation de Total a du mal à suivre la cadence imposée, le géant pétrolier est passé de la première à la quatrième place et s'est même fait coiffer par Sanofi, le groupe pharmaceutique français, celui qui, en pleine pandémie, n'hésite pas à licencier nombre de ses chercheurs. Les valeurs industrielles et de la technologie, même celles des banques et sociétés financières, sont derrière et elles devant.

Comment expliquer un tel succès ? Sans aucun doute les investisseurs internationaux qui s'intéressent aux valeurs du CAC 40, fonds divers, spéculateurs en tout genre, considèrent-ils qu'en ce temps de croissance anémiée et de Covid-19, la clientèle internationale aisée des boutiques de luxe a davantage de moyens et d'opportunités de consommer que le « bon peuple » qui fait ses courses à Carrefour.

Notre monde capitaliste prend des allures d'Empire romain en pleine décadence. Il est temps que l'on change d'époque. ●